Ma gorge se serrait d'un coup et je me mis à pleurer en courant. Même mon œil droit, cet œil perdu, gonflait sous les larmes emprisonnées sous ma paupière.

Je courus, je courus de toutes mes forces. Je voulais trop savoir, je pensais comprendre.

D'un coup, je m'écroulai à dix mètres de l'arbre énorme.

Le résultat du Fulis pour nourrir le village.

Si on m'avait dit un jour que sur Terre, il nourrirait toute la population, je n'y aurais jamais cru.

Une arborescence gigantesque, un truc de ouf.

Regardant vers la cime, ses branches semblaient toucher le ciel, couvertes de feuilles **vertes** et brillantes.

Mais ce qui m'avait le plus bluffée, c'étaient ses fruits.

En observant bien, il y avait des pommes **violettes**, des poires **jaunes** dorées, des **oranges** aux couleurs variées, et même des grappes de fruits chelous que j'avais jamais vus auparavant.

Si beau que ça se mélangeait comme un arc-en-ciel, éclatant avec le soleil en fond à travers le **vert** des feuilles aux multiples contours. Des formes me rappelant les origamis qu'on faisait avec les gamins là-bas.

Le souffle court, je tremblais de ouf et ma vision devenait **floue** à force de chialer.

Après avoir essuyé mes yeux, je contemplai ce qu'il y avait devant moi, c'était... majestueux, vraiment ouf.

Rarement j'avais été dans un état pareil, ce truc que je sentais au fond de moi comme une vérité profonde.

Même si c'était chelou, c'était le genre de moment de votre vie qui vous retournait grave la tête et le cœur, comme si tout convergeait vers une seule chose.

Elle m'avait expliqué ce phénomène qu'elle appelait la synchronicité lors de nos nombreuses discussions.

Sophie... seul amour de ma vie à qui je n'ai pourtant jamais osé dire mes sentiments...

— **P**utain ! Dis-moi que t'es là !

Ou montre-le moi...

Un geste, un signe, quelque chose, n'importe quoi !

Sans me retenir, je criai à nouveau au ciel avec une voix qui dérailla tellement ma gorge était serrée de ouf.

— **S**i le Fulis t'a touché et que le Fulis est là aujourd'hui, alors tu dois être là aussi !

Avec les mains écartées, les ongles enfoncés dans le sol, je me mis à quatre pattes par terre.

Incessamment, je chialais toutes les larmes de mon corps.

Et je sentis même mon œil brulé se rouvrir à moitié, sans que j'y voie quelque chose, pour libérer ce torrent de larmes.

N'ayant plus que cette idée en tête, j'étais québlo, j'arrosais le sol.

Tranquillement, le gardien et Chester s'approchaient de moi pour me reconforter.

— **D**égagez ! Laissez-moi tranquille !

En mode vénère, j'avais été sèche, mais qu'importe.

Sans broncher, ils me laissèrent et firent demi-tour.

Rageuse comme une gamine impuissante qui voyait son château de sable emporté par la marée, je tapai le sol de mes poings, puis me couchai dans cette herbe douce comme du duvet.

Avec une peine de ouf, je pleurais en restant là.

De ma *life*, je n'avais jamais autant chialé.

Ici même, je continuais à me morfondre en attendant la nuit.

Clairement, si j'avais eu un jour un espoir aussi grand dans ma vie claquée au sol, c'était celui-là.

Et s'il y eut une déception encore plus grande que cet espoir, c'était ce silence qui durait des heures et des heures et qui invalidait mon idée, ma théorie, mon attente, ma croyance, mon espérance :

La possibilité de la revoir... juste la revoir... juste...

Le froid de la nuit me réveilla.

En fait, je m'étais endormie en rêvant d'elle.

Seule, je me relevai... puis rentrai au village, éteinte, anéantie...

|^

Nous obtenons avec cet acrostiche : "SUR MES LARMES
POUSSAIENT DES RADICELLES".

Le lecteur comprend, à ce stade de l'histoire, le phénomène en question.